

Patti Smith : autoportrait de l'écrivaine en clocharde céleste

Catherine Lalonde, [Le Devoir](#), 11 mai 2016



Photo : Jacques Nadeau Le Devoir Patti Smith en 2012, lors d'un spectacle à Montréal

« Ce n'est pas si facile d'écrire sur rien, trace l'éternelle orpheline de la beat generation, écrit Patti Smith, en ouverture de son nouveau récit. Je suis certaine que je pourrais écrire indéfiniment sur rien, poursuit-elle un peu plus loin. Si seulement je n'avais rien à dire. »

Mais la poétesse, chanteuse et photographe, née en 1946, se fait aussi de plus en plus auteure. Et trouve de plus en plus à dire dans tous les petits riens — tasses de café éclusées en quantité fluviale, routine de ses chats, rêves, souvenirs, lectures, écoute fanatique de séries policières —, jusqu'à composer dans ce **M Train**, à force d'aria pour un manteau et de requiem pour un café, un brillant mysticisme littéraire fait de digressions et de méditations gigognes. Après plusieurs recueils de poèmes — dont **Glaneurs de rêves** (Gallimard), arrivé en français seulement en 2014 —, Patti Smith révélait un autre talent narratif dans **Just Kids** (Denoël, 2010, puis Folio, salué par le National Book Award). Elle y guidait admirablement le lecteur à travers son enfance, ses amours avec le sulfureux photographe Robert Mapplethorpe, son arrivée au Chelsea Hôtel, dans un New York marqué par Andy Warhol, et la découverte de sa voix artistique.

M Train est tout aussi enchâssé entre passé et souvenirs. Surtout ceux partagés avec son mari, Fred « Sonic » Smith, père de ses deux enfants, décédé brutalement d'une crise cardiaque en 1994, à 45 ans. Dans une trame tissée chapitre à chapitre et souvenir après souvenir, qui semble d'abord beaucoup plus sinieuse et rêveuse que celle de **Just Kids** mais révèle tardivement sa consciente construction, Smith dilue sa douleur et son deuil, estompés mais encore réels, bien tangibles.

Femme seule

Entre de petites habitudes d'horloge coucou — le café 'Ino, la prise de Polaroids, les trajets en métro vers sa bicoque, les dialogues qu'elle tient avec les objets — et les voyages, pour des conférences improbables ou pour se recueillir sur les tombes d'écrivains et d'artistes admirés — Jean Genet, Sylvia Plath, Roberto Bolano, Frida Kahlo, Ryunosuke Akutagawa, Osamu Dazai — Smith, finalement,

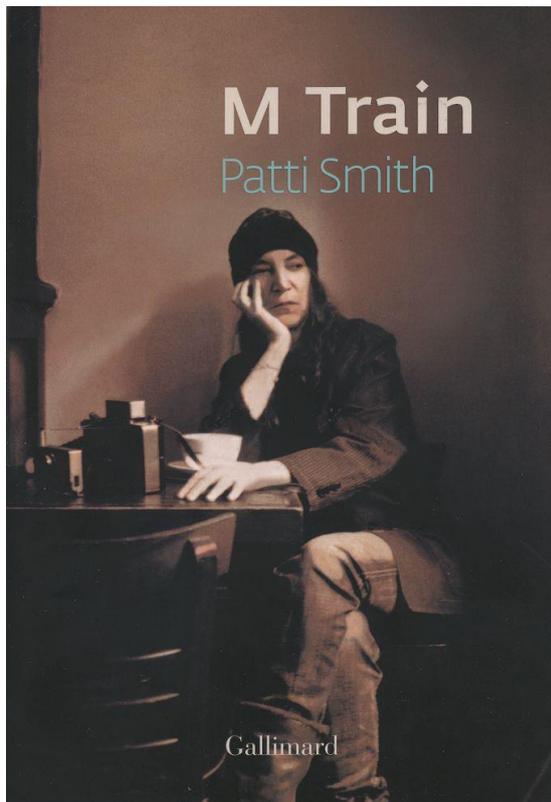
partage le temps qui passe. Et ce qui pourrait être, autrement fait, un lourd saupoudrage de références personnelles — films, lectures, réminiscences, photos, sons, amours — est ici une touchante et évanescence offrande. Le tout marqué par une personnalité forte, complètement et bellement asservie à son propre imaginaire. « **J'étais tellement sous influence des morts que j'en avais perdu le contact avec le fictionnel** », confesse-t-elle au détour d'une page. On en vient à l'envier, malgré « **le voile du chagrin congénital** » que l'auteure-personnage-narratrice — on ne sait plus, et cela n'a pas d'importance... — a du mal à percer.

C'est aussi la solitude d'une femme vieillissante qui se dessine ici, tracée en filigrane. Mais une solitude riche, splendide même. Le fait de ne pas avoir d'amoureux pour la Saint-Valentin ne semble qu'un embêtement, moins grave que d'avoir oublié un carnet Moleskine de notes dans un avion.

Invitation à la rêverie

Plusieurs photos prises de la main et des vieux appareils de Smith parsèment l'ouvrage. Aujourd'hui, dit-elle, « **je traverse la mer avec pour seul but de posséder dans le cadre d'une image unique le chapeau de paille de Robert Graves, la machine à écrire de Hesse, les lorgnons de Beckett, le lit où Keats fut malade. Ce que j'ai perdu et ne peux retrouver, je me le remémore. Ce que je ne peux voir, je tente de l'appeler. Je me fie à mes impulsions, à la lisière de l'illumination** ». Et par une étrange alchimie, par effet d'osmose ou de résonance, cette touchante lecture déverrouille l'inventivité du lecteur, l'invite à la rêverie, lui rappelle des auteurs qui lui sont chers, qui mériteraient hommage.

Comme Patti Smith, quand elle écrit : « **Nous désirons des choses que nous ne pouvons pas avoir. Nous cherchons à retrouver tel moment, tel son, telle sensation. Je veux entendre la voix de ma mère. Je veux revoir mes enfants quand ils étaient petits. Petites mains, petits pas rapides. Tout change. Le garçon a grandi, le père est mort, la fille est plus grande que moi, elle pleure après un mauvais rêve. De grâce, restez pour l'éternité, dis-je à ceux que je connais. Ne vous en allez pas. Ne grandissez pas.** »



M Train, Patti Smith, traduit de l'anglais par Nicolas Richard, Gallimard, 2016, 266 pages